

signe de le suivre. C'était on ne peut plus mystérieux.

Il nous conduisit, à travers les ruines et les décombres, vers une des tours du château. Quelques plaques blanchâtres y attestaient de récentes réparations ; les fenêtres, quoique taillées en ogive, étaient fermées par des carreaux modernes ; des rideaux blancs se montraient derrière les vitres ; nous comprîmes tout de suite qu'elle était habitée.

En effet, le domestique nous fit monter quelques marches, poussa une petite porte et nous annonça à un monsieur d'environ cinquante ans, qui nous salua en français, et parut enchanté de nous recevoir.

On est bientôt ami quand on se rencontre si loin et que l'on parle la même langue. Nous causâmes environ une heure avec M. B..., et, au bout de ce temps-là, nous étions intimes. M. B... nous raconta comment il avait été ruiné, exilé, réduit à vivre au milieu des ruines ; nous lui parlâmes de Paris et de tout ce qui s'y passait. Nos opinions se trouvèrent les mêmes, nos idées cadrèrent ensemble, nous échangeâmes quelques mots d'espérance, et M. B... nous donna à chacun une poignée de main fraternelle.

— Ah ! ça, nous dit-il, vous passez la nuit ici, j'espère ?

— Mais, volontiers, répondit William.

— Très-volontiers, ” répondis-je à mon tour.

M. B... appela son majordome et lui donna des ordres en conséquence.

— Maintenant, messieurs, nous avons encore une demi-heure de jour ; puisque vous désirez voir *mon château*, je m'en vais vous servir de cicerone.”

Il nous conduisit partout, nous expliqua tout, nous fit remarquer les cachettes, les oubliettes, les escaliers secrets et tous les subterfuges de l'ancienne architecture ; et il nous montra, pour terminer, la tour qui lui servait d'habitation.

Il y avait une petite chapelle que je n'oublierai jamais de ma vie. C'était M. B... qui l'avait arrangée lui-même ; elle était fort simple, mais d'un goût excellent. Le silence et la solitude y répandaient je ne sais quel parfum de dévotion, l'antiquité de ses murs lui donnait quelque chose de solennel ; une douce piété vous frappait au cœur en y entrant, on se sentait ému et recueilli comme malgré soi. La nuit commençait lorsque nous y pénétrâmes, une petite

lampe y répandait sa lueur scintillante ; je ne puis vous décrire la sensation que j'éprouvai. Ce silence, cette demi-clarté, ces murs antiques, cette simplicité religieuse, tout cela fit sur moi une impression profonde ; je m'agenouillai dans un coin, et je récitai à voix basse l'une des prières les plus ferventes que j'aie jamais faites.

— En vérité, dis-je à M. B... quand nous fûmes rentrés dans l'appartement où il nous avait reçus, vous avez un charmant ermitage !

— Charmant ! ce n'est pas le mot, mais enfin j'y vivrais heureux, je crois, s'il était moins solitaire.

— Qui vous empêche d'y avoir un ami ?

— Un ami ! répéta M. B... avec un accent où il y avait autant de regret que d'ironie.

— Mais, oui, un ami.

— C'est une chose bien rare quand on n'est pas très-riche.

— L'amitié fondée sur la richesse est hypocrite et fausse ; mais l'amitié basée sur l'estime et sur la vertu est un trésor inappréciable que les pauvres, je crois, trouvent plus facilement que les riches.

— Plus à mon âge, jeune homme.

— Pourquoi donc ?

— Voyez-vous, on ne rencontre dans la vie que deux ou trois amis véritables ; si on les laisse passer, ou bien si on les perd, il faut se résoudre à vivre seul ! Je n'ai jamais eu que deux amis vraiment dignes de ce titre ; le premier est mort, et le second... ah ! le second !... N'êtes-vous pas artiste, monsieur ?

— Un peu, ” répondis-je, assez étonné d'une pareille question.

M. B... saisit la lampe, et l'élevant pour éclairer un tableau qui se trouvait au-dessus de la cheminée.

— Regardez-moi ce tableau, alors.”

C'était une peinture magnifique ; elle représentait Job étendu sur son fumier au moment où ses amis l'accablent de reproches et d'insultes. L'exécution en était vraiment admirable ; Job était parfaitement couché ; son corps, malgré sa lèpre et sa maigreur, conservait des traces de noblesse et de beauté, sa figure avait une expression céleste, toute la douceur de son âme se reflétait dans ses yeux, toute la résignation de son cœur était peinte sur son visage ; son bras décharné, étendu vers le ciel, avait quelque chose de religieusement sublime. Les amis